

Baby Phœnix

Zelie Souley. A-Mara

Baby Phœnix

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08317-9

*À Toi, mon Tout,
À mes parents, sans qui rien n'aurait pu être
À B612, mon éternel petit prince
À mes deux prunelles
À ma famille
Avec tout mon amour.*

« Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible. »

Albert Camus.

Chapitre I

Jess ne parvenait toujours pas à trouver le sommeil. Depuis plus de deux heures qu'elle s'était décidée à dormir, fourbue, l'esprit à la dérive, mais un peu trop alerte à son goût pour ce qui était de ses errements, ses paupières pourtant alourdis ne se résolvait pas à permettre à son corps de prendre le repos dont il avait fortement besoin. Pour la énième fois, elle changea de côté, avant de finalement se résigner, s'adossant contre la tête de lit en fer forgé qui, pourtant, aggravait son mal de dos. Toutefois, le mal de tête qui provoquait des pulsations à ses tempes la faisant encore plus souffrir, elle ne se soucia bientôt plus de ce désagrément. Son attention se tourna vers l'extérieur et, tendant les oreilles aux bruits de la nuit, elle se laissa emporter par l'inlassable ressac des vagues prises dans une danse intemporelle dont les bruissements emplissaient sa chambre dans le même temps que les envahissantes senteurs marines pénétraient par les volets qu'elle laissait constamment ouverts depuis que la canicule avait commencé. Bien qu'elle craignît encore parfois les sombres contours de la nuit, les étranges régurgitations de celle-ci, ou même un éventuel intrus, depuis peu, toutes ces angoisses en partie héritées de l'enfance étaient réduites à bien peu de chose en comparaison de celles, toutes neuves et plus palpables qui se profilaient. Elle huma avec délice les embruns marins dont elle jugeait les effets bien plus enivrants que n'importe quel alcool, communia avec les oiseaux de nuit dont les pépiements lui semblaient autant de récits de voyages et, d'un bond, fut sur ses pieds. Elle ôta la mince chemise de nuit moite de sueur, ouvrit la porte du cabanon, et se précipita, pieds nus, cheveux au vent, sur la plage au sable toujours chaud du soleil dont il s'était gorgé tout au long du jour et qui

lui semblait masser ses pieds, lui donnant encore plus envie de se rafraîchir. L'air était tout aussi lourd qu'humide même si une brise légère et persistante parvenait de temps en temps à en franchir la chape. Parvenue au rivage, elle resta immobile un instant, laissant les fines vaguelettes se briser à ses pieds, la mousse qu'elles laissaient en refluant lui faisant l'effet d'un jacuzzi. Lentement, elle pénétra dans l'eau, prenant le temps d'en ressentir la fraîche étreinte, sentant ses pores s'ouvrir comme s'ils comptaient absorber chaque parcelle du liquide salé. Elle se mit à avancer, s'enfonçant avec délectation dans ses onctueuses profondeurs, jusqu'au moment où elle se sentit perdre pied. Elle se laissa alors happer par sa chair mouvante, assombrie par une nuit sans lune, semblable à celle d'une femme alanguie, aux proportions démesurées. Après de longues minutes de brasses vigoureuses durant lesquelles elle fendit l'eau comme une torpille, heureuse de constater que son corps réagissait toujours aussi promptement au contact de la masse aqueuse, ses muscles moulés aux vagues, elle se laissa flotter, emportée au gré des remous, heureuse de ces sensations familières. En effet, l'évidence était toujours aussi prégnante... comme chaque fois qu'elle nageait, elle se sentait vivante, puissante, heureuse. Elle se résolut à lâcher prise, se laissant aller, portée par la houle, les bras et les jambes endoloris, mais toujours aussi alertes. Elle sentait et entendait les murmures de l'eau comme une confidence, s'y laissait prendre et, tout doucement, ses nerfs tendus se relâchaient, la pression des derniers jours reléguée au lendemain tandis que les étoiles scintillant dans le firmament de velours opaque lui donnaient envie de rêver. Non, plutôt d'espérer. Toutefois, dans la limite du raisonnable ; elle n'osait se permettre plus, ayant compris depuis belle lurette le prix qu'on en payait souvent. Elle se remit à réfléchir, plus calmement, reposant différemment l'équation. L'eau avait toujours eu cet effet apaisant sur elle. Paradoxalement, elle s'y sentait beaucoup plus en sécurité que n'importe où ailleurs. Ses pensées se tournèrent vers son père et, comme toujours, l'envie de s'accrocher aux vestiges du passé la submergea, et elle dut se faire violence. Elle

devait absolument rester concentrée sur le présent, s'interroger sur la décision la plus appropriée.

Que faire dans sa situation ? Comment gérer cette nouvelle aussi inattendue que tonitruante ?! Elle avait toujours autant de mal à réaliser à quel point les choses avaient basculé aussi brusquement, rouillant les verrous déjà à vif de son existence, emportant tel un ouragan tout ce qui comptait pour elle, tout ce pour quoi elle s'était battue durant toutes ces années. Bien entendu, elle avait suffisamment de vécu pour savoir qu'une vie pouvait basculer à tout moment, sans crier gare, devenir un chemin de croix. Les pires drames ne sont pas que de simples fictions ; ils s'inspirent souvent de faits réels. Elle-même n'avait pas eu une existence idyllique, mais la rémission avait duré si longtemps qu'elle l'avait crue définitive. C'était avant que tout s'effondre à nouveau, comme un château de cartes, comme pour lui rappeler la précarité même de la condition humaine. Pourtant, elle pensait avoir tout mis en œuvre afin que son mariage fonctionne... Ça au moins... Tandis que ses pensées erraient de la sorte, presque inconsciemment, la jeune femme se mit à caresser son ventre, tirant distraitement sur les nœuds de sa culotte lorsque ses mains les rencontraient. Elle se rendit compte avec nostalgie que ces petites incursions sur son nombril lui faisaient toujours autant de bien. Enfant déjà, c'était sa manière de se rassurer. Mais aujourd'hui, la méthode semblait moins efficace, car elle ne cessait de changer d'avis comme de chemise depuis qu'elle avait appris la nouvelle. Or, elle avait vraiment besoin de se décider. Certes, cette indécision face aux événements n'était pas inédite chez elle, mais là elle surpassait tous ses records. Il fallait, à sa décharge, admettre que cette fois, la décision était d'autant moins facile à prendre qu'elle ne concernait pas que sa personne. Elle en serait durablement affectée, quel que soit ce pour quoi elle opterait. Alors, pour une fois, elle décida de s'accorder le droit à l'indécision. En réalité, elle était tétanisée. Même les révélations de Guy, sa trahison, n'avaient eu cet effet sur elle. Pourtant, lorsqu'il s'était tenu face à elle, l'air décidé, indifférent, étranger, elle avait à nouveau cru revivre un tsunami. Alors qu'il lui parlait d'une voix qu'elle jugea

insuffisamment contrite, elle ne sut pourquoi, ce fut l'image d'une araignée lovée dans une toile patiemment tissée et qui, d'un coup, se retrouvait terrassée, écrasée du revers du balai d'une ménagère insouciante du drame qui se jouait, qui lui vint à l'esprit. Elle était l'insecte qui pensait les fils de son habitation solides. Inutile qu'elle se pose la question de son possible aveuglement, pour ne pas utiliser d'autres termes plus durs à son égard. Il s'agissait bien de cela... une brusque fracture de son microcosme, sa petite bulle de tranquillité qui se désintégraît. Pas la planète... Évidemment pas. Les autres, eux, continuaient à vivre et, mis à part ceux qui, comme elle, étaient touchés par l'adversité, rien n'avait changé dans le rythme immuable de l'univers. Un bref instant, son attention revint au moment présent, à l'eau, son regard attiré par une petite forme scintillante et rugueuse – sans doute un poisson – qui lui effleura fugitivement le bras, avant de revenir au souvenir de ce jour où tout avait à nouveau basculé. Elle venait de rentrer de son cours de Zumba et pensait à piquer une tête dans l'immense piscine surplombant la terrasse de leur propriété dont la vue donnait sur la plage et embrassait un panorama de palmiers, de haies et de sable à perte de vue. C'était une vision si idyllique qu'après tout ce temps, elle ne parvenait toujours pas à s'en lasser, appréciant de pouvoir communier avec la nature. Son père, pêcheur par vocation et par passion, lui avait appris à aimer la mer, et celle-ci était devenue un mode de vie. Sa sœur, son frère et elle étaient tous nés dans l'eau, au sens propre comme au figuré. Leur mère aimait d'ailleurs à le leur rappeler et, d'aussi loin qu'elle se souvienne, elle n'avait pas connu d'autre manière de vivre que la proximité d'avec celle-ci, ainsi qu'avec la nature de manière générale. Elle se souvenait des après-midi embrumés où, après l'école, elle allait attendre son père sur les docks, se balançant impatiemment d'un pied sur l'autre, son petit sac serré dans ses bras, et du large sourire élargissant la barbe de ce dernier aussitôt qu'il l'apercevait, tandis qu'il finissait de décharger les derniers cageots débordant de poissons aux couleurs chatoyantes. Elle s'élançait alors vers lui, certaine qu'il ne manquerait pas de la rattraper, la faisant virevolter dans les airs tandis qu'elle

riaient aux éclats, le vent qui lui frappait de plein fouet le visage lui remplissant les yeux de larmes de joie. Il l'appelait « sa petite crevette » et, si elle feignait de s'en offusquer, arguant qu'elle n'était pas un crustacé, elle ne tenait pas longtemps avant de lui rendre avec bonheur son sourire. Puis, ils inspectaient ensemble ses prises du jour, et il lui faisait répéter les noms des fruits de mer et des poissons, l'air amusé, tandis qu'elle plissait le nez de concentration. Elle savait que si elle avait tout juste, elle gagnait des demi-heures supplémentaires de nage. Il y avait souvent des saumons de toutes les nuances de rouge et de rose, des truites parées comme des aquarelles, des poissons-chats, et, comme pour prouver que la diversité se retrouvait partout, des crabes dont les yeux, minuscules, lui faisaient penser aux billes qu'elle gagnait parfois à l'épicerie, et qui semblaient virevolter d'effarement. Jess hésitait souvent entre l'hilarité qu'ils lui inspiraient, et la peine, consciente qu'ils finiraient bientôt dans des assiettes garnies. Elle savait que cette nourriture était un don de la nature pour lequel il fallait avoir de la reconnaissance et du respect, mais ce n'était pas toujours évident de faire abstraction de la culpabilité. C'est son père qui le lui avait fait comprendre, un jour qu'elle avait tenté de titiller un poisson qui frétillait encore, s'accrochant à la dernière parcelle de son univers, à moitié immergé dans l'eau d'un bac. Tandis qu'elle s'amusait à appuyer sur ses branchies avec un bâton, elle sentit sa poigne ferme sur ses petites épaules, et, lorsqu'il la fit pivoter afin que son regard croise le sien, elle constata que ses prunelles avaient la couleur de la mer les jours de tempête. Le mètre quatre-vingt-dix-huit de ce dernier lui sembla encore plus oppressant que rassurant ce jour-là tandis qu'elle rapetissait comme Alice après avoir goûté au champignon. C'était évident qu'elle l'avait mis en colère, et elle n'aimait pas voir cet homme doux par nature se mettre dans tous ses états. D'ailleurs, il s'adoucit presque aussitôt lorsqu'il constata qu'elle tremblait comme une feuille. Non pas qu'elle craignit une punition ou une quelconque violence de sa part, Morgan n'avait jamais frappé ses enfants ; ce qui ne les empêchait pas d'avoir pour lui un respect qui leur interdisait d'outrepasser les limites, mais il s'avérait